Le livre d'amour

Raoul Follereau

“ Vivre, c'est aider les autres à vivre ! ”

Fondation RAOUL FOLLEREAU

93-LI-T-V1-04/09

Raoul Follereau

Le livre d'amour

Après 1920, Raoul Follereau a publié quarante-quatre livres ou brochures. Depuis la plaquette de circonstance jusqu'à l'ouvrage en trois tomes où il fait lui-même le résumé de sa vie et la synthèse de son œuvre, poèmes, romans, pièces de théâtre, récits de voyages, souvenirs : autant d'armes au service d'un unique idéal. Autant d'épisodes aussi de la bataille qu'il livra, implacable mais sans haine, pendant cinquante années, contre l'égoïsme, l'ignorance, la lâcheté.
Ce recueil, qui porte le titre de son premier livre, résume aujourd'hui sa vie et son message.
Nous souhaitons que cette modeste brochure soit un jour entre les mains d'une immense multitude.
Elle sera source d'énergie et d'espérance.
Elle vaudra pour le témoignage qu'elle apporte, pour l'exemple qu'elle lègue, celui d'un homme qui cria, chaque jour et par tout le monde : *la seule vérité, c'est de s'aimer !*

Le message doit pénétrer dans tous les milieux, sans frontière géographique, politique, raciale, sans frontière religieuse non plus, car il n'y a qu'un ciel pour tout le monde...
Il contient les idées qui ont mené, conduit et éclairé toute ma vie. Je l'offre à la jeunesse de tous les pays comme un témoignage d'espérance et un hommage à son avenir.

Raoul Follereau

SOMMAIRE

- **Une vie,** par André Récipon
  - Naissance d'une vocation page 6
  - Formation d'une personnalité page 9
  - Œuvre latine et premiers voyages page 13
  - Première rencontre avec des lépreux page 17
  - Au service des plus pauvres page 20
  - La bataille de la lèpre page 24
  - Apôtre de la paix page 28
  - Maman Madeleine page 44
  - Une voix qui résonne encore... page 46

- **Un message**
  - De l'amour et de la charité page 51
  - De Dieu et du christianisme page 57
  - De la misère et de l'injustice page 62
  - De l'homme et du bonheur page 66
  - De l'argent page 70
  - De la patrie page 72
  - De la lèpre et des lépreux page 73
  - Messages à la jeunesse du monde page 76

1 – Naissance d'une vocation

Dans dix-huit pays, des associations portent son nom et continuent la Bataille qu'il a menée toute sa vie contre la lèpre et contre toutes les lèpres.

Orphelin à 13 ans

Raoul Follereau est né à Nevers en 1903. Ses parents possédaient une petite industrie qui travaillait pour l'agriculture locale. Ce n'était ni la grande fortune, ni la pauvreté, mais une aisance simple et fondamentalement honnête. Avant lui était né un frère, après lui viendra une petite sœur. En 1914, son père est mobilisé. En 1917, il est tué en Champagne. Raoul Follereau vient d'avoir 13 ans, il est maintenant l'un des trois millions d'orphelins que cette guerre traîne derrière elle avec près de cinq millions de morts et autant de blessés. Pour aider sa mère à vivre, il rejoint son frère à l'atelier qui ne fabrique plus des pièces pour l'agriculture, mais des obus. Il doit abandonner ses études et travaille le soir chez lui avec un vieux prêtre. Heureusement sa grande intelligence lui permet de rattraper ce handicap et de passer la première partie du baccalauréat en 1919. En octobre il réintègre l'école dans la grande institution des Frères des Écoles Chrétiennes, dont il

devient le brillant élève. En juin 1920, il se présente aux épreuves écrites de Philosophie de la deuxième partie du baccalauréat : il est recalé. Stupeur et consternation, chez les professeurs et les parents. A cette époque on pouvait se représenter à une deuxième session en septembre. Ce qu'il fit. Même scénario : il est à nouveau recalé à l'écrit de Philosophie. Heureusement, il avait pris copie de sa dissertation.

Un jeune homme brillant et libre

Pour comprendre la suite, il faut se replacer dans le contexte de l'époque. Lorsque la guerre éclate en 1914, les catholiques français, Épiscopat en tête, sont dans l'opposition depuis la séparation de l'Église et de l'État et la spoliation qui a suivi. A la déclaration de guerre, l'union sacrée se fait instantanément. On voit même les religieux français, chassés par le gouvernement, revenir en France pour se mettre à la disposition de l'autorité militaire.
En 1918 on espérait que cette réconciliation durerait, mais il fallut déchanter. Dès 1919, les vieux démons du sectarisme réapparaissaient. Les thèses de Raoul Follereau dans ses dissertations de juin et de septembre 1920 n'avaient pas plu aux examinateurs. Si on ne put rien faire pour juin, ce ne fut pas le cas en septembre grâce à la copie de la dissertation. Le Directeur de l'Institution demanda

des explications, par écrit d'abord, puis publiquement ensuite. Comme la victime de l'injustice était ce qu'on appelait à l'époque « un fils de tué », donc une victime de la guerre, toutes les organisations d'anciens combattants se mobilisèrent. Ce fut un beau chahut !
Pour arrêter la vague avant qu'elle ne devienne trop forte, le Ministre de l'Instruction publique prit la décision courageuse d'autoriser Raoul Follereau à s'inscrire en Sorbonne en première année de Licence de Lettres (série Philosophie) comme s'il avait été reçu au baccalauréat. Il lui précisa seulement : avant d'aller passer votre premier certificat de licence, passez d'abord votre baccalauréat.
Ce que fit notre étudiant.

15 ans et déjà le génie du verbe

En 1918, à 15 ans, Raoul Follereau prononce sa première conférence (« Dieu est amour ») au cinéma Majestic de Nevers, à l'occasion d'une cérémonie à la mémoire des victimes de la guerre. S'y définissent et s'y résument toute sa philosophie et toute son action : *« Le cœur, c'est la clef du ciel. C'est la grande force de l'Univers, la seule invincible, la seule créatrice. Aimons-nous, tout est là. »* C'est à cette époque que s'amorce un fabuleux destin sur les Routes de la Charité...

A cette époque, une petite Madeleine est déjà dans son cœur. Ils se sont connus en vendant des bleuets en 1917. Ils ont trente ans à eux deux.
En 1920, à l'âge de 17 ans, peu après son arrivée à Paris, Raoul Follereau fonde une petite revue *La Jeune Académie* dont les directeurs ont entre 16 et 17 ans ! C'est une revue littéraire « pour le lyrisme et pour l'idéal ». Il publie ses premières poésies et son premier *Livre d'amour*, avec l'argent qu'il a mis de côté en travaillant : *« Ce n'est rien que vivre, il faut aimer. Car aimer, c'est prier : l'amour est un baptême ! » « Bienheureux ceux qui aiment, car le Seigneur les bénira ».*
A 20 ans, il obtient ses deux licences en Philosophie et en Droit.

2 – Formation d'une personnalité

Invité par d'Annunzio

En 1924, Raoul Follereau part pour accomplir son service militaire à Bonn, en Allemagne, comme professeur dans un lycée français créé pour les enfants des troupes d'occupation. A sa démobilisation, le 22 juin de l'année suivante, il épouse sa

petite Madeleine à Nevers. Après la cérémonie, les jeunes époux partent en voyage de noces en Italie, au bord du lac de Garde. Ce n'est pas seulement parce que Gardone est l'un des endroits les plus merveilleux du monde qu'ils ont choisi cette villégiature, c'est parce que Raoul Follereau veut y rencontrer Gabriele d'Annunzio. A l'époque, ce poète est une légende vivante en Italie. Raoul Follereau lui a adressé un poème et, fait extraordinaire, d'Annunzio, qui ne répond à personne, lui a répondu et lui a proposé de venir le voir.
De retour en France, le jeune ménage s'installe au 96 de la rue Erlanger. Il y restera toute sa vie. Après la Seconde Guerre mondiale, la rue Erlanger est séparée en deux : à partir du numéro 50, elle devient la rue du Général Delestraint. Le 46 rue du Général Delestraint remplace le 96 rue Erlanger. Juste en face habitent Jean Mermoz et sa mère. Nous avons tenté d'acheter cet appartement qui contenait tant de souvenirs, mais jamais le propriétaire n'accepta de vendre. Nous avons pu cependant faire apposer une plaque sur l'immeuble.

Avocat, journaliste et poète

Raoul Follereau s'inscrit comme Avocat au Barreau de Paris et entre dans un grand cabinet, qu'il quitte aussitôt parce que la première cause qu'on veut lui faire plaider est un divorce. Il entre

alors comme secrétaire de rédaction dans un grand journal parisien : *L'Intransigeant*.
Raoul Follereau reste fidèle à sa vocation poétique et publie, en 1925, les poèmes qu'il adressait à sa fiancée, sous le titre *Du Soleil sur les Roses :*

« Et puis pour se comprendre, ma chérie,
Est-il besoin de se parler ?...
Mon rêve, c'est cela : tous deux nous en aller,
Courir légèrement sur les vertes prairies,
Puis voir, silencieux, la douce féerie
Du soir qui tombe, et lentement la contempler
Joindre nos mains afin que puisse s'envoler
Vers Dieu le doux parfum de notre cœur qui prie,
Pour un rayon qui meurt, une rose flétrie,
Pleurer, puis se sourire, et sourire à la vie
Avec des yeux heureux, par les larmes voilés. »

Un idéal à protéger

En 1927, avec quelques amis poètes, dont mon beau-père Michel Rameaud, et un jeune prêtre qui deviendra plus tard Mgr Ducaud-Bourget, Raoul Follereau crée sa première organisation : la Ligue de l'Union Latine, pour la défense de la civilisation chrétienne, contre tous les paganismes et contre toutes les barbaries.
Pour lui, religion, politique et art sont liés, il faut les réconcilier. Il va s'atteler à cette tâche jusqu'en

1939. « Vaste programme ! », écrira-t-il plus tard...
Dans sa thèse « Raoul Follereau, hier et aujourd'hui », Étienne Thévenin analyse parfaitement l'état d'esprit de Raoul Follereau à cette époque : « Pour Raoul Follereau, chrétienté, latinité et grandeur de la France sont trois projets intimement liés et presque consubstantiels. Dès lors, toucher à l'un conduit à ébranler les autres... »
Raoul Follereau compte servir ces trois idéaux par la littérature. Maximilien Kolbe et Karol Wojtila feront de même quelques années plus tard, quand ils serviront la culture polonaise par la poésie, le théâtre et les journaux.
Raoul Follereau veut écrire et donner des conférences, mais il veut, aussi, donner à d'autres les moyens d'écrire et de se faire connaître. Il veut lutter contre une mauvaise information de l'opinion, ce qui lui permettra de concilier son devoir de chrétien et ses plaisirs les plus vifs, en réalisant une véritable unité de vie. Affranchi des tutelles universitaires et intellectuelles, il n'est pas davantage esclave de sa profession. Son épouse lui apporte un soutien total et tous deux se réjouissent à la pensée des enfants qui naîtront sans doute bientôt.
Raoul Follereau semble avoir trouvé sa voie : réaliser à Paris une brillante carrière littéraire et devenir peut-être un maître à penser, comme

d'Annunzio ou Maurras. Depuis toujours il rêve d'être un guide à sa manière...

3 – Œuvre latine et premiers voyages

En créant la Ligue de l'Union Latine, Raoul Follereau combat pour la Chrétienté, la France et la latinité. *L'Œuvre Latine*, organe du mouvement, s'adresse surtout à des poètes, mais il ne s'agit pas seulement d'une revue littéraire. Raoul Follereau sent des menaces peser sur la civilisation chrétienne, et il identifie les nouveaux barbares : le germanisme, le bolchevisme, l'argent.
Le journal mensuel de la Ligue compte 5 000 abonnés. Il se présente selon le format des quotidiens du moment. Il faut savoir qu'à cette époque, où le syndicat CGT du livre n'a pas de monopole, un quotidien peut vivre avec 10 000 lecteurs, et un mensuel avec 5 000 abonnés. Le journal crée des Prix. Quatre sections sont ouvertes : poésie, prose, théâtre, cinéma. Raoul Follereau s'engage à publier les œuvres couronnées. En cinq ans, de 1927 à 1932, il édite plus de cent cinquante ouvrages de cent auteurs.

Grand voyageur, il a le souci de se rendre partout où existe une influence latine ou française. Il se fait donc organisateur de voyages individuels ou en groupes. Il fonde l'Institut d'Union Latine pour la rénovation des études classiques. Tout se passe comme s'il menait plusieurs professions en parallèle. Il parvient à tout concilier grâce à son exceptionnelle puissance de travail et à sa rapidité. Mais il connaît cependant des moments difficiles financièrement. Et s'il organise des voyages, c'est aussi pour renflouer sa caisse. Éditer des poètes ou des écrivains ne pose pas de difficulté majeure. C'est autre chose de les faire connaître. Au milieu de toute cette activité, il trouve le moyen d'écrire ses propres œuvres. En 1928, ses poèmes seront interprétés par Madeleine Roch, la grande tragédienne de l'époque, aux matinées poétiques de la Comédie-Française.
« Notre Bel Amour », pièce en un acte, est créée le 5 mars 1928 au Théâtre du Journal. Elle évoque le problème de la communication dans le couple à une époque où beaucoup d'anciens combattants n'arrivent pas à se réadapter à la vie familiale. Au même moment, il écrit une autre pièce, « Pauvre Polichinelle », dans laquelle Polichinelle semble être le génie protecteur, homme fort et solide.
« Petites Poupées » est créée le 22 janvier 1926 au Théâtre du Parthénon et jouée le 15 mars 1930

De la poésie à l'engagement caritatif : l'idéal d'un homme transformé en réalité et en victoire pour des millions d'êtres jusque-là rejetés.

Raoul Follereau fait de la jeunesse sa légataire universelle : *je veux m'assurer que demain, sans moi, mais avec moi toujours, le jour se lèvera...*

au Gala de la Pièce en Un Acte. Elle y fut représentée plus de mille fois sans interruption et le texte tiré à plus de 8 000 exemplaires ! A la même époque, Raoul Follereau publie deux importants recueils de poèmes, « Rédemption » et « Les Iles de Miséricorde », tirés à 11 000 exemplaires, ce qui est alors fort honorable pour ce genre d'ouvrages. On peut s'étonner que le nom de Raoul Follereau soit ignoré des anthologies de la poésie du XXe siècle et des manuels de littérature contemporaine.

En 1929, le Ministère de l'Instruction publique, en délicatesse avec lui depuis l'affaire de son « échec » à la deuxième partie du Baccalauréat en 1920, lui confie une mission : rechercher les causes de l'influence française en Amérique du Sud. Raoul Follereau en revient au bout de huit mois avec deux petits livres. L'un est le rapport officiel de sa mission, l'autre est intitulé : « Les lois anti-religieuses de 1905 ont trahi la France ».

Dans l'un comme dans l'autre, il est dit ceci : *« Tous les Religieux et les Religieuses que vous avez chassés de nos écoles sont partis à travers le monde, ont créé des écoles, des collèges, des universités, qui se sont multipliés, de Buenos-Aires à Caracas, et de Rio de Janeiro à Valparaiso. Partout on y apprend le français et on chante les vieilles chansons françaises avec lesquelles j'ai été accueilli. »*

Ce n'est évidemment pas ce qu'attend le Ministère ! Pendant ce voyage, un grand journal argentin, *La Nacion*, lui demande un reportage « Sur les pas du Père de Foucauld ». Il fera donc plusieurs voyages au Sahara, et, à chaque retour, écrira des articles et donnera des conférences dont le produit permettra d'achever la Basilique d'El Golea et de bâtir les Chapelles d'Adrar et de Timimoun. A cette occasion, « La Ligue de L'Union Latine » deviendra « Les Fondations Charles de Foucauld ».

Entre 1930 et 1936, Raoul Follereau alterne les voyages au Sahara et en Amérique Latine. C'est à cette époque que commence la fameuse épopée de l'Aéropostale.

« Par une faveur exceptionnelle », à 26 ans, Raoul et Madeleine Follereau peuvent traverser la Cordillère des Andes à bord de l'un de ses avions. C'est leur baptême de l'air : « Près de l'avion qui nous paraît si frêle, si dérisoire, un homme jeune, grand, avec des cheveux ondulés que le vent soulève et des yeux bleus qui semblent regarder plus loin que l'horizon : Jean Mermoz. »

Les sommets atteignent 7 000 mètres. L'avion plafonne à 5 000 mètres et les courants ascendants ne sont pas toujours au rendez-vous. Mermoz reste soucieux pendant toute la traversée.

Née dans ces circonstances, l'amitié entre les deux hommes sera éternelle. Raoul Follereau dira

plus tard : « J'avais appris de lui ce que c'est que le devoir. Et que, pour ceux qui portent un message, un courrier, le courage, ce doit être quelquefois de l'héroïsme au quotidien. »

Il y aura toujours sur le bureau de Raoul Follereau une photo ratée de Jean Mermoz, comme s'il partait déjà vers le ciel. De même que dans l'appartement en face du sien, où Jean Mermoz vit avec sa mère, il y aura toujours sa veste de cuir accrochée dans le vestibule, comme s'il allait revenir.

4 – Première rencontre avec des lépreux

A peine revenu d'Amérique, Raoul Follereau repart pour l'Afrique et le Sahara.

C'est au cours d'un de ces voyages qu'en 1936, en traversant le Sahara et en arrivant au Niger, il rencontre des lépreux pour la première fois.

Voici son récit de l'événement :

« Comment commença cette aventure qui dura toute ma vie d'homme ?

Par une panne d'auto !

Assurant un reportage pour un grand journal argentin, je me trouvais au centre de l'Afrique. Notre voiture avait ce matin-là dépassé un village lorsque nous dûmes nous arrêter pour désaltérer le moteur.

Bientôt émergèrent de la brousse quelques visages apeurés, puis quelques corps faméliques.

Je leur criai d'approcher, certains s'enfuirent ; les autres, les plus courageux sans doute, demeurèrent immobiles, sans cesser de me regarder de leurs yeux fixes et douloureux.

Au guide, j'ai dit :

– Qui sont ces hommes ?

– Des lépreux, m'a-t-il répondu.

– Pourquoi sont-ils là ?

– Ils sont lépreux.

– J'entends bien, mais ne seraient-ils pas mieux au village ? Qu'ont-ils fait pour en être exclus ?

– Ils sont lépreux, me répondit l'homme taciturne et têtu.

– Au moins, les soigne-t-on ?

Alors mon interlocuteur haussa les épaules et me quitta sans rien dire.

C'est ce jour-là que j'ai compris qu'il existait un crime impardonnable, promis à n'importe quel châtiment, un crime sans recours et sans amnistie : "la lèpre." »

Mais les événements se précipitent en Europe. Hitler réoccupe la Rhénanie. Raoul Follereau

pressent le danger. Il écrit un pamphlet *Hitler, visage de l'Antéchrist.*
Il est aussi inquiet pour deux pays amis de la France, qui se préparent à se ranger dans le camp de Hitler. En 1936, il compose sa fameuse conférence « Ce que le monde doit à la France » et il part pour l'Italie et la Roumanie. A l'époque, l'intelligentsia italienne et roumaine – comme celle de nombreux pays – parle couramment le français.
En Italie, la rencontre avec Mussolini tourne court. Le Duce considère Raoul Follereau et sa lavallière et lui demande quelle est cette étrange cravate : *« D'abord c'est le signe d'une différence, ensuite c'est le dernier rempart de la liberté individuelle »*, lui répond sans hésiter Raoul Follereau.
Rapportant ce dialogue, quarante ans plus tard, dans son livre *La seule vérité*, Raoul Follereau écrira : *« L'homme avait du souffle et se contenta d'en sourire. »*
En Roumanie, il obtient un succès temporaire : le Chef du Gouvernement lui promet de ne plus critiquer la France sans lui soumettre son texte. Il tient parole pendant un an. Raoul Follereau n'était pourtant à l'époque qu'un jeune orateur de 33 ans !
Le Vagabond de la Charité n'apparaît pas encore, mais les 36 premières années de sa vie avant la

Seconde Guerre mondiale n'en sont pas moins extraordinairement remplies.
Inspirées du christianisme, les grandes idées qui guideront toute sa vie sont là : amour et charité. Il a une longue expérience de la vie associative et sait galvaniser ceux qui l'entourent. Mais, s'il parle en termes fort émouvants de la pauvreté, il n'a pas de contacts directs et concrets avec les déshérités. Son combat est ailleurs : ses batailles sont politiques ou religieuses. Tout bascule avec la guerre...

5 – Vers un engagement au service des plus pauvres

La déclaration de guerre trouve Raoul Follereau en Argentine. Il termine alors une série de conférences pour l'Alliance Française en Amérique du Sud. L'Ambassadeur de France propose de l'affecter sur place, ce qu'il refuse, et il prend, à Buenos-Aires, le dernier bateau pour la France. A l'escale de Montevideo, la présence d'un croiseur allemand, le *Graf Von Spee*, amène les passagers à quitter le bord. Raoul Follereau y reste avec quelques autres plus courageux. Dix au total, qui

vont mettre deux mois à rallier Bordeaux pour éviter les sous-marins.
A son arrivée, il se présente à l'autorité militaire. Bien qu'il ait été d'une discrétion absolue, quelques confidences nous ont appris que les conférences en Italie ou en Roumanie en 1936-37 et la dernière tournée en Amérique du Sud en 39, se doublaient d'une autre mission strictement confidentielle. Aussi, se voit-il affecté au service des écoutes téléphoniques rattaché à la Présidence du Conseil, et à quelques autres missions aussi.
Il est dès lors, l'un des hommes les mieux informés de France, au courant de nombreux secrets d'État, dont il ne parlera jamais, même après la guerre.
Cependant, quelquefois devant la manière de présenter les événements tragiques du printemps 1940, il s'étonnera et me dira un jour : *« Comment voulez-vous, moi qui ai écouté la dernière et pathétique conversation téléphonique entre le Président Reynaud et le Président Roosevelt que je puisse prendre au sérieux cette manière de présenter les choses ? »* A l'heure de la plus grande débâcle militaire de l'histoire de notre pays, il réussit à échapper à la capture. Le 28 juin, il est démobilisé à Clermont-Ferrand. Mademoiselle Altériet qui fut la secrétaire du service des écoutes, regagne Paris. Mais de 1940 jusqu'en 1975, elle assumera bénévolement, en

plus de son travail aux PTT, le sécrétariat de l'*Œuvre* à Paris.
Le 10 juillet 1940 Raoul Follereau est à Vichy quand le Parlement vote le principe d'une révision constitutionnelle dont il charge le Maréchal Pétain. Raoul Follereau refuse tout poste dans le nouveau gouvernement. Il quitte Vichy et retrouve sa femme qui a quitté Paris au moment de la débâcle en ayant l'idée d'emporter le fichier de l'Union Latine. Ils trouvent refuge à St-Étienne chez Michel Rameaud, l'un de ses fondateurs. Il est herboriste et assurera le secrétariat de l'*Œuvre* pendant toute la guerre. (En 1947, peu après son décès, j'épouserai sa fille unique, que Raoul Follereau conduira à l'autel.)
De 1940 à 1942, Raoul Follereau parcourt toutes les communes de France en prononçant inlassablement la même conférence « Ce que le Monde doit à la France », afin de rendre confiance aux Français brutalement choqués par la défaite qu'ils viennent de subir.
C'est à cette occasion que je l'entendis pour la première fois, vers la fin de l'année 1941. J'avais 16 ans.
Cette tournée de conférences est le grand changement dans l'attitude de Raoul Follereau.
Jusqu'alors, il écrivait surtout en pensant aux « élites » présentes ou futures. Désormais il choisit de s'adresser au grand public, car il veut

atteindre tous les milieux sociaux, en particulier les plus modestes. Le fait que le Général Desmazes (ancien chef d'État-Major de Joffre et adjoint au Général Delestraint qui dirige l'Armée Secrète) l'accompagne souvent dans ces conférences est un signe que Raoul Follereau n'a pas « décroché » de certaines activités. Le Général Desmazes sera arrêté et déporté à Dachau. Mais, grâce à Dieu, il en reviendra. Raoul Follereau passera à travers les mailles.

L'année suivante, 1942, c'est l'année où la guerre devient totale :

– Sur le plan international, toutes les nations du monde sont directement ou indirectement engagées dans le conflit.

– Sur le plan national, les Français vont commencer à se diviser en deux clans irréductibles séparés par une haine si profonde qu'elle se prolonge encore aujourd'hui. Avec l'intelligence qui le caractérise, et les informations qu'il détient, Raoul Follereau perçoit clairement – en cette fin d'année 1942 – que les « maréchalistes » et les « gaullistes » ne se réconcilieront jamais.

En décembre de cette même année, il lance le Noël du Père de Foucauld. *« Noël*, dit-il, *ce soir-là, personne n'a le droit d'être heureux tout seul. »* Quelques mois plus tard, en mars 1943, il crée l'Heure des Pauvres du Vendredi Saint :

« Donnez à la charité, dit-il, *l'heure où naquit la charité ».*

L'appel de la Mère Supérieure Générale des Religieuses de Notre-Dame des Apôtres, chez lesquelles il est réfugié, est un signe. Désormais, il ne prêchera plus que la charité pour les plus malheureux des hommes : les lépreux.

C'est ainsi que commença ce qu'il appellera : la « bataille de la lèpre »...

6 – La bataille de la lèpre

Un village pour les lépreux

Nous sommes en novembre 1942. La Mère Générale des Religieuses de Notre-Dame des Apôtres rentre d'un voyage difficile et périlleux. Elle a découvert dans une île de la lagune d'Abidjan, une horde de lépreux rejetés, abandonnés, maudits, sans espérance.

Elle conçoit alors le projet de bâtir pour eux un village en pleine forêt vierge pour respecter les règlements sanitaires. Chaque famille aura son petit pavillon et son jardin, et vivra librement et dignement.

A cette époque-là, il n'y a encore aucun traitement médical de la lèpre. L'exclusion dont sont victimes les malades vient autant de la peur panique des bien-portants, que de leur abandon par le corps médical, et des prescriptions des règlements sanitaires.

A l'exemple du Père Damien (l'*Apôtre des lépreux* béatifié par Jean-Paul II), seuls des religieux et des religieuses acceptent de tout quitter : famille, amis, pays, pour s'en aller très loin dans une région souvent ingrate et torride, passer leur vie avec des hommes et des femmes dont notre égoïsme a fait des lépreux. Ces missionnaires, dont deux sur trois étaient des Français, ont écrit les plus belles pages de la charité.

Pour bâtir la ville des lépreux d'Adzopé, il faut des fonds. Raoul Follereau va s'en charger. Pendant dix ans, accompagné de deux sœurs, il va parcourir les routes de France, puis de Belgique, de Suisse, du Liban, d'Algérie, de Tunisie, du Maroc, du Canada, et donner 1 200 conférences. La première a lieu le 15 Avril 1943 au Théâtre Municipal d'Annecy.

« Mais la lèpre me tenait désormais. Non point que j'en fusse atteint. J'étais son bienheureux prisonnier. J'avais vu trop de misères, trop de douleurs, trop de visages rongés par le mal et la honte, trop de regards sans espérance... »

Les conférences vont lui valoir une énorme correspondance de malades, médecins et missionnaires qui écrivent tous à peu près la même chose : il n'y pas qu'Adzopé au monde ! Des millions, lui écrit-on, ils sont des millions qui demeurent sans soins, sans secours, sans amour.

Le Vagabond de la Charité

Il va alors parcourir l'Afrique, l'Asie et l'Amérique du Sud : 35 pays dans lesquels il va donner 1 296 conférences et pourra vérifier l'étendue du mal.

C'est alors que, le 20 septembre 1952, il adresse une requête à l'ONU : *« L'insouciance des nations civilisées devant ce problème est telle qu'aucun pays ne saurait aujourd'hui fournir une statistique, même approximative, du nombre de ses malades et qu'on est actuellement incapable de fixer à quelques millions près, le chiffre des lépreux qui agonisent dans le monde...*

Depuis que je parcours le monde, enquêtant sur place et interrogeant les personnes les plus qualifiées, je suis arrivé à la certitude qu'il existe dans le monde au moins 12 millions de lépreux, c'est-à-dire 1 pour 200 habitants... Pour nombre de pays, la lèpre demeure une maladie honteuse. On cache les lépreux. On les dissimule, on les terre. Dans les familles comme dans les nations. » Ce

document devait servir de base à la plupart des lois, ordonnances ou règlements qui, depuis lors, ont, dans le monde, libéré juridiquement les anciens « lépreux ».
Il peut parler d'autant plus énergiquement qu'en 1952, c'est-à-dire dix ans après le début de la Bataille de la Lèpre, on dispose pour la première fois d'un médicament qui guérit la lèpre : les sulfones. Imaginez la joie que cette découverte causa aussi bien aux malades qu'à ceux qui les soignaient. Enfin la science médicale triomphait d'une maladie aussi vieille que le monde. Les malades allaient, enfin, redevenir des hommes comme les autres.

La Journée Mondiale des Lépreux

Alors, Raoul Follereau, pour frapper un grand coup, prend une initiative spectaculaire : en 1953, il lance l'idée d'une Journée Mondiale des Lépreux qui serait célébrée le dernier dimanche de janvier et dont il définit ainsi les buts :
– Obtenir que les malades de la lèpre soient soignés et traités comme tous les autres malades, en respectant leur liberté et leur dignité d'homme.
– Guérir les bien-portants de la peur absurde et parfois criminelle qu'ils ont de cette maladie et de ceux qui en sont atteints.

Dès la première journée, le 31 janvier 1954, on a pu voir ce spectacle unique et merveilleux : des habitants des villes proches de léproseries se rendre en cortège « chez les lépreux ». L'année suivante, en 1955, la journée est célébrée dans 60 pays ; en 1961, dans 116...
Depuis, fête chez les lépreux ou quête et mobilisation chez les bien-portants, le vœu de Raoul Follereau s'accomplit tous les ans, chaque dernier dimanche de janvier.
En 1968, Raoul Follereau me désigne pour continuer son œuvre. A la suite de cet homme de génie, je mets en place les structures nationales et internationales nécessaires. Portant le nom de Raoul Follereau, elles poursuivent la mission qu'il a tracée : la lutte « contre la lèpre et contre toutes les lèpres ».

7 – Apôtre de la paix

Bombe atomique ou Charité

Si Raoul Follereau a mis son immense talent au service de la Bataille de la Lèpre, cette bataille aussi chère lui soit-elle n'est pas sa seule préoccupation. A l'époque, on ne disait pas « exclus », on disait « minorité ».

Parlant des lépreux, Raoul Follereau disait *« la plus douloureuse des minorités opprimées du monde »*. Il est vrai que lorsque l'on considère la peur panique qu'inspiraient aux bien-portants la lèpre et ceux qui en étaient atteints, on peut bien dire que le lépreux était alors le symbole parfait de l'exclu. La Bataille de la Lèpre entrait bien dans le cadre de sa bataille générale contre toutes les lèpres qui défigurent le monde.
C'est pourquoi, tout en menant sa bataille contre la lèpre, il va en engager une autre contre la guerre et les armements. En décembre 1944, il écrit à Roosevelt :
« Un jour cette guerre finira. Elle finira comme toutes les guerres, par où elle aurait dû commencer : la Paix.
Ce jour-là, à tous, alliés d'hier et d'aujourd'hui, ennemis d'aujourd'hui ou de demain, je vous propose de prolonger les hostilités d'un jour. Je veux dire de faire semblant.
L'argent qui vous permet de tuer depuis tant d'années, vous l'auriez trouvé, n'est-ce pas, pour tuer un jour de plus ?
Alors, que les budgets de la guerre soient clos vingt-quatre heures seulement après l'arrêt des armes. Que pendant un jour et une nuit, la guerre coûte, mais ne détruise plus.
Les centaines de milliards ainsi récupérés sur la mort, mettez-les en commun pour reconstruire

Madeleine, *la plus grande chance de [sa] vie* : avec elle, pendant 50 ans, il parcourt *le monde au service des plus pauvres d'entre les pauvres.*

Orateur hors pair, il affronte les défis de son siècle et martèle un message de charité et de paix essentiel pour notre temps.

ensemble quelques-unes de ces œuvres qui sont la propriété, la sauvegarde et l'honneur de l'Humanité. Et que la guerre a anéanties sans y faire attention, sans le vouloir.
Si j'ose dire par-dessus le marché.
Cela fournira l'occasion d'un premier contact pacifique entre ceux qui, parce qu'ils n'ont pas pu tous se détruire, seront bien obligés, demain, de s'accorder. Et ce sera pour vos peuples, après tant d'années de mornes et sanglantes désespérances, la première raison d'espérer. »
Mais sa voix se perdit dans le fracas des armes.
Quatre ans plus tard, alors qu'entre les anciens alliés commence cette période dite de la « guerre froide » qui va durer 40 années, Raoul Follereau tente d'élever la voix et publie un manifeste, *Bombe atomique ou Charité* :
« Au moins maintenant, c'est simple, et il n'y a plus de place pour ceux qui tergiversent ou temporisent...
Aujourd'hui, il faut choisir, tout de suite et pour toujours.
Ou les hommes vont apprendre à s'aimer, à se comprendre, ou l'homme enfin va vivre pour l'homme, ou les hommes disparaîtront, tous, et tous ensemble...
Pourtant tout cela se trouvait dans la création de Dieu, dans le Paradis terrestre. Dieu l'a voulu comme toute chose. Dieu a permis que l'homme

apprit à désagréger l'atome, et l'a laissé libre d'en faire ce que lui conseillerait son cœur.
Si l'homme le veut, c'est à son service une source inépuisable d'énergie et de chaleur. Plus personne n'aura froid.
Bientôt plus personne n'aura faim.
Mais si l'homme le veut aussi, c'est la dispersion de la terre, la disparition de l'espèce humaine.
Sur l'arbre de la science du bien et du mal, quel fruit va cueillir l'homme ?...
La Charité contre la bombe atomique : voilà la guerre qui commence. Et c'est une lutte suprême.
Car seule la Charité est capable d'anéantir la bombe atomique dans le cœur de l'homme...
Bombe atomique ou Charité ?
Chaîne de mort ou chaîne d'amour ?
Il faut choisir.
Et tout de suite.
Et pour toujours...
La Charité, ce n'est pas "de l'argent". C'est un acte d'amour c'est un don de soi qui vous élève et paie votre effort ou votre renoncement en allégresse.
La Charité, lumière de notre vie.
La Charité, source de toute joie.
La Charité, ordre de Dieu, reflet de Son éternité...
Tant qu'il y aura sur la terre un innocent qui aura faim, qui aura froid ou qui sera persécuté ; tant qu'il y aura sur la terre une famine évitable ou

une prison arbitraire, le grand Message d'Amour du Christ ne sera pas accompli, la Chrétienté ne pourra ralentir sa marche, et ni vous ni moi, nous n'aurons le droit de nous taire ni de nous reposer.
Bombe atomique ou Charité ?
La lutte suprême est engagée.
Mais notre victoire est certaine : La Charité sauvera le monde ! »
Cet appel, qui fut traduit en 15 langues et diffusé à des centaines de milliers d'exemplaires, ne fut pas absolument sans écho. Mais on continua avec plus d'ardeur que jamais à fabriquer, à stocker des armes de mort, de plus en plus nombreuses, de plus en plus terrifiantes.
... Et à gaspiller dans cette course honteuse et insensée le bien des pauvres.

Donnez-moi deux bombardiers

Lettre ouverte, à Monsieur le Président des États-Unis d'Amérique et à Monsieur le Président du Conseil de l'Union Soviétique (à l'époque le Général Eisenhower et le président Malenkov) :

« Paris, le 1er septembre 1954.

Messieurs les Présidents Messieurs les Grands,
Lirez-vous cette lettre ? Si elle parvient jusqu'à vous, vous la lirez. Et même si vous ne me répondez pas, vous serez obligés d'y répondre dans le secret de votre cœur. Car vous avez un cœur, c'est certain.

Bien caché sous l'uniforme du soldat ou sous la vareuse-uniforme du prolétaire.
Mais bien vivant.
Seulement avez-vous le temps de l'entendre battre ? Si vous l'écoutez quelquefois, puisse-t-il vous parler des centaines de millions d'autres cœurs qui battent dans le monde, que parfois vous faites battre plus vite... Parce qu'un jour, à cause de vous, ils pourraient cesser de battre.
Je suis un homme de bonne volonté.
Comme vous. Mais qui a exploré d'autres domaines de la souffrance.
Je suis un homme qui croit encore à la bonne volonté. Et c'est pour cela que je vous écris. Vous êtes, Messieurs, les deux hommes les plus puissants du monde. Je sais bien que cela ne signifie pas grand-chose : les hommes très puissants, sauf le mal, ne sont guère libres de faire quoi que ce soit.
Mais ce que je vous demande est si peu...
Presque rien...
Donnez-moi un avion,
chacun un avion,
un de vos avions de bombardement.
Parce que j'ai appris que chacun de ces engins coûtait environ cinq milliards de francs...
Alors j'ai calculé qu'avec le prix de deux de vos avions de mort, on pourrait soigner tous les lépreux du monde.

Un avion de moins dans chaque camp, cela ne modifiera pas le rapport de vos forces...
Vous pourrez continuer de dormir tranquilles.
Moi je dormirai mieux.
Et des millions de pauvres gens dormiront enfin...
Vous êtes les demi-dieux de ce siècle.
Les demi-dieux, jadis, on les craignait, on les admirait de loin. Je ne me souviens pas bien si les peuples les aimaient beaucoup : ils étaient trop loin... Ainsi de vous. Vous êtes si loin que peut-être jamais vous ne lirez cette lettre.
Et pourtant je suis sûr que vous êtes bons, que vous voulez vraiment la paix et le bonheur de tous... Seulement vous êtes trop loin... Et trop loin l'un de l'autre.
Vous ne croyez pas que ce serait une belle occasion de "faire quelque chose" ?
Douze ou quinze millions de pauvres gens, ce n'est pas toute la misère du monde. Mais c'est déjà une grande misère.
Deux avions de bombardement ! Et on aura tous les médicaments pour les soigner ! Deux avions dont tout ce que vous souhaitez c'est qu'ils se rouillent dans leurs hangars, sans jamais en sortir...
Le problème n'en sera pas pour autant résolu ? Je le sais. Mais donnez déjà les deux avions : vous allez voir comme il va s'éclaircir. Et quelle espérance naîtra alors dans des millions de pauvres

cœurs qui ne seront pas seulement ceux des lépreux...
Pour l'instant, je suis seul à espérer.
Mais j'espère si fort que vous m'entendrez, que vous finirez par m'entendre...
S'il plaît à Dieu à ce Bon Dieu auquel un de vous seul a foi.
Mais qui vous aime tous les deux... »

A nos Seigneurs de la Guerre

Un an plus tard, le 1er septembre 1955, Raoul Follereau écrivit une deuxième lettre ouverte à Nos Seigneurs de la Guerre et de la Paix :
« Messieurs les Grands,
A Monsieur le Président des États-Unis et à Monsieur le Président du Conseil de l'Union Soviétique, j'ai adressé une lettre.
Une lettre bien respectueuse et bien aimable. Certains ont dû penser : bien naïve.
Je n'ai pas eu de réponse. Ni de l'un, ni de l'autre.
Je crois bien que ce fut pour eux la première occasion d'être d'accord. Pourtant je n'étais pas bien exigeant...
Je comprends maintenant à leur silence combien ma demande était maladroite. Deux avions de bombardement ! Est-ce que l'on joue avec ces choses-là ? ...
Je ne m'en offusque pas.

Mais je ne renonce pas...
J'ai fait un autre calcul. Si à chaque fois que vous avez, en 1954, dépensé en vue de la mort deux millions de francs, vous aviez mis cent francs pour les pauvres amis les lépreux, on aurait pu soigner tous les lépreux du monde.
Deux millions pour tuer :
cent francs pour guérir !
C'est facile, n'est-ce pas ?
Et cela paraît si dérisoire que je me demande bien comment vous allez faire pour me les refuser l'an prochain...
Messieurs les Grands, Nos Seigneurs de la Guerre et de la Paix, est-ce que vraiment vous ne trouverez jamais pour soigner les pauvres, pour les nourrir, pour les élever, la millième partie de ce que vous avez sacrifié, des années durant pour tuer, pour haïr, pour détruire ?
Cette question, c'est l'homme, chaque homme de chaque peuple qui vous la pose. Que vous demeuriez ou non silencieux, il se réjouira de votre action ou constatera votre carence : de toute façon vous n'éviterez pas son jugement... »

Prière pour les pauvres gens du monde

Comme le silence seul lui répondit, alors Raoul Follereau s'adressa à Dieu. Au Bon Dieu :

Seigneur, apprenez-nous
à ne plus nous aimer,
à ne plus nous contenter d'aimer les nôtres,
d'aimer ceux que nous aimons.
Seigneur, apprenez-nous
à ne penser qu'aux autres,
à aimer ceux, d'abord,
qui ne sont pas aimés.
Seigneur, faites-nous mal
avec la souffrance des autres.
Seigneur, donnez-nous la grâce de réaliser
qu'à chaque minute de notre vie,
de notre vie heureuse
et par Vous protégée,
il y a des millions d'êtres humains
qui sont Vos fils,
qui sont nos frères,
et qui meurent de faim,
et qui n'ont pas mérité de mourir de faim,
et qui meurent de froid,
et qui n'ont pas mérité de mourir de froid...
Seigneur, ayez pitié
de tous les pauvres gens du monde.
Ayez pitié des lépreux
auxquels Vous avez tant souri,
jadis, sur cette terre,
des millions de lépreux
qui tendent vers Votre Miséricorde
leurs mains sans doigts,

leurs bras sans mains...
Et pardonnez-nous
de les avoir trop longtemps,
par peur honteuse, abandonnés...
Seigneur, ne permettez plus
que nous soyons heureux tout seuls.
Donnez-nous l'angoisse
de la misère universelle,
et délivrez-nous de nous-mêmes.
... Si telle est Votre volonté.

Un jour de guerre pour la paix

Lettre à Monsieur U Thant, Secrétaire Général de l'Organisation des Nations-Unies.

Paris, le 1er septembre 1964.

Monsieur le Secrétaire Général,
En 1944, il y a vingt ans, d'un petit village de France où j'avais dû chercher refuge, j'écrivais au Président Roosevelt : « Un jour cette guerre finira. Elle finira par où elle aurait dû commencer : la Paix. Je vous propose alors, à vous, à vos alliés, à vos adversaires de prolonger théoriquement les hostilités de vingt-quatre heures. Je veux dire : que pendant vingt-quatre heures, la guerre coûte encore, mais ne détruise plus. L'argent qui vous permet de tuer, chaque jour depuis cinq années, vous l'auriez bien trouvé, n'est-ce pas, pour tuer

un jour de plus ? Alors, ces milliards-là, mettez-les en commun pour reconstruire ensemble quelques-unes de ces œuvres qui sont la propriété et l'honneur de tous les hommes, et que la guerre a détruites sans le vouloir, sans y prêter attention, j'allais écrire : par-dessus le marché. Après tant de sanglantes désespérances, ce sera pour vos peuples la première raison d'espérer. »
Je ne reçus point de réponse.
En 1954, il y a 10 ans, j'écrivais aux deux Grands : « Renoncez chacun à un avion de bombardement et nous pourrons soigner tous les lépreux du monde. » Pas de réponse non plus. Je renouvelai ma démarche en 1955. En vain. Puis le 15 septembre 1959, il y a cinq ans. Cette quatrième lettre n'eut pas un meilleur sort. Enfin, en 1962, j'envoyai un message à tous les Chefs d'État du monde...
Voilà, pensera-t-on, une obstination singulière. Mais, parce qu'on ne m'entend pas, est-ce une raison pour que je me taise ? Ou dois-je encore me résigner à croire que ces mots : faim, misère, fraternité ne se traduisent dans aucune des langues dont on use aujourd'hui dans les réunions internationales ?
Alors, une fois encore – une dernière fois sans doute –, je m'adresse à la conscience des grandes puissances et au cœur de tous les peuples.

Je le fais avec une confiance rajeunie par votre présence. Parce que vous appartenez à un pays, à un continent où la faim, la misère, on n'a pas besoin d'aller à l'école pour apprendre ce que c'est : trop hélas le savent en naissant...
Voici mon vœu, réplique de celui que j'exprimais il y a vingt ans.
Que toutes les nations présentes à l'ONU décident que chaque année, à l'occasion d'une Journée Mondiale de la Paix, elles prélèveront sur leur budget respectif ce que leur coûte un jour d'armement, *et le mettront en commun* pour lutter contre les famines, les taudis et les grandes endémies *qui déciment l'humanité.*
Un jour de guerre pour la paix...
On pensera peut-être que je ne suis pas très exigeant.
Mais cette première conversion d'armes de mort en œuvres de vie sera un geste retentissant, capable d'amorcer le salut d'une humanité qui, mains liées et bouche cousue, assiste, impuissante, à son propre suicide.
En 1959, j'écrivais à Messieurs Kroutchev et Eisenhower : « Si vous continuez d'armer, vous êtes morts. Et nous mourrons tous avec vous. Pour rien. A cause de vous.
Alors que ni l'un ni l'autre vous ne voulez tuer. Mais parce que vous n'avez pas trouvé le moyen de faire autrement. »

Voici un moyen. Modeste, c'est sûr. Mais qui ouvrira une petite porte à l'espérance.
Désarmez pour pouvoir aimer.
C'est ce que, par votre voix, je désire dire à l'ONU. Parce que je suis sûr qu'il y a, dans tous les pays qu'elle réunit, des millions d'hommes qui seront heureux de savoir que je l'ai dit.
Que chaque nation décide donc ce que sa conscience lui dictera.
Qu'elle réponde ou qu'elle demeure indifférente à cet ultime appel, le monde à venir s'en souviendra. Et nul n'évitera son jugement.
Pour moi je continuerai d'espérer
Veuillez croire, Monsieur le Secrétaire Général, à ma confiante et respectueuse considération. »

Un appel à l'ONU soutenu par 3 millions de jeunes

Cette fois, Raoul Follereau était bien décidé à ce que sa lettre ne reste pas sans réponse, et il eut l'idée de génie de faire appel à la jeunesse : celle de 14 à 20 ans qui n'avait pas le droit de vote.
Il édita une carte postale double. Au recto de la première, il y avait l'adresse du Secrétaire Général des Nations-Unies, et au verso, il était écrit ceci :
« Nous, jeunes de 14 à 20 ans, faisons nôtre l'appel "Un Jour de Guerre pour la Paix" que

Raoul Follereau a adressé aux Nations-Unies et nous nous engageons à user de nos droits civils et politiques pour assurer le succès de cet appel. »
Sous cette déclaration, il y avait la place pour les signatures, les noms et adresses de 10 jeunes.
Au recto de la seconde carte postale, il y avait l'adresse de Raoul Follereau, et au verso le double de la déclaration de la première. Au surplus, chaque carte était numérotée. Au moment de l'envoi il suffisait de séparer les cartes, de les timbrer et de les envoyer à leurs destinataires respectifs. Raoul Follereau eut ainsi une idée précise de l'impact de son appel à l'ONU.
Avant d'en faire le bilan, il faut savoir que de nombreux États lui écrivirent pour le soutenir : Sénégal, Cambodge, Gabon, Tchad, Côte-d'Ivoire, Canada, Liban, Mauritanie, Rwanda, Cameroun, Niger, Guinée, Dahomey (aujourd'hui Bénin), Togo, Haute-Volta (aujourd'hui Burkina Faso).
Et maintenant voyons les chiffres : en décembre 1964, 100 000 jeunes de 55 pays avaient déjà répondu. Ils étaient 400 000, de 71 pays, en janvier 1965 ; puis 650 000, de 94 pays, en juillet ; puis 1 million, de 102 pays, en novembre ; et 2 millions, de 120 pays, en octobre 1968.
3 millions de jeunes avaient répondu en 1969. Même dans le « machin », cela ne passa pas inaperçu !
Et, dès le 2 décembre 1968, 15 pays déposaient

une Résolution, invitant tous les États Membres à consacrer une journée à la paix et à verser, chaque année à cette occasion, un jour de leurs dépenses militaires à un Fonds Spécial pour la Paix destiné à la lutte contre les épidémies, les endémies, la faim, la misère et l'analphabétisme.
Le 17 décembre 1968, le communiqué suivant fut publié : « Le comité a décidé d'ajourner la Résolution "Un Jour de Guerre pour la Paix" après que le Président ait pris acte du fait qu'une consultation entre les membres indiquait que la majorité était pour l'ajournement. »
Cette décision, dit-il, était fondée sur le fait que le projet de Résolution serait inscrit à l'ordre du jour de la session régulière de l'Assemblée prévue en 1969. En accord avec ce qui est prévu dans cette Résolution, l'Assemblée souhaitait souligner la nécessité absolue de prendre les moyens nécessaires pour encourager la diminution de la tension internationale et la réduction des dépenses militaires.
L'Assemblée invitait tous les pays « à déterminer un Jour de Guerre pour la Paix et, chaque année, à mettre à la disposition du Fonds pour La Paix des Nations Unies l'équivalent d'un jour de budget de dépenses militaires, afin de combattre les maladies, la faim, la pauvreté et l'ignorance ». De plus, il a été conseillé à l'Assemblée de confier au Secrétaire Général la tâche d'établir le moyen de distribuer les ressources du Fonds.

Ce n'était là qu'une demi-victoire.
La première victoire, c'est grâce au Luxembourg qu'elle fut remportée. Ce pays versa en 1969 la première contribution au Fonds pour la Paix : 500 000 FL.

8 – Maman Madeleine

Le 6 Décembre 1977, ayant accompli sa vie et son œuvre, Raoul Follereau est retourné à la Maison du Père.
Je ne peux achever ce récit sans évoquer la part prise par son épouse, Madeleine Follereau, à la *Bataille contre la lèpre et contre toutes les lèpres.* Inspiratrice des premiers poèmes, compagne de tous les dangers, de tous les voyages, de toute une vie, Madeleine Follereau mérite une part de la reconnaissance que le monde a envers son époux. C'est à elle que Raoul Follereau dédie ce beau texte – *Ma plus grande chance* – qui figure dans le premier tome de son livre *La seule vérité, c'est de s'aimer*, paru en 1966.

Ma plus grande chance

« La plus grande chance de ma vie, ce fut ma femme.

Lorsque nous décidâmes de nous marier, nous avions trente ans à nous deux. Nos parents furent sages, qui en sourirent... Près de cinquante années ont passé : c'est nous qui sourions aujourd'hui.
Jamais je ne fis un seul voyage sans elle. Elle m'a accompagné dans toutes les léproseries du monde. Elle fut mon soutien, toujours. Et parfois, ma consolation.
J'avoue, je réfrène mal mon irritation lorsqu'une brave dame lui affirme, avec une pointe d'envie mal dissimulée : "Tout de même, vous faites de beaux voyages".
La plupart du temps, elle sourit sans répondre. Peut-être pense-t-elle alors à cette nuit que nous passâmes au fond de la Bolivie, dans une hutte que les Indiens Quichuas nous avaient cédée... Elle avait été clouée soudain par une crise d'appendicite. Et nous étions à mille kilomètres du premier médecin. Dans la nuit sans lune, je la devinais ployée en deux, et je l'entendais gémir, n'ayant pour nous défendre et pour la protéger qu'un revolver enrayé, deux centimètres de bougies et trois allumettes. J'ai eu, dans cette obscurité qui nous écrasait, l'impression étrange et une peur terrifiante que mes cheveux – j'avais trente ans – devenaient blancs.
Ou à ce soir où le moteur de notre canot s'arrêta au milieu de l'Amazone et où, dans la nuit déchirée d'éclairs, nous nous efforcions de regagner la

rive en ramant... avec des boîtes de conserves, pour arriver à nous enliser dans des roseaux frémissant du vol de milliers de moustiques, et où d'énormes caïmans avaient installé leur dortoir. C'est à deux seulement qu'on est invincible. »

9 – Une voix qui résonne encore...

En terminant, je voudrais vous « lire » quelques textes de Raoul Follereau sur le Christanisme et sur la Charité. Parus respectivement en 1948 dans *L'Age de l'Homme* et en 1949 dans *Bombe atomique ou Charité*, ils permettent, en effet, de comprendre pourquoi le *Vagabond de la Charité* eut un tel rayonnement.

Du christianisme

« Le christianisme a donné aux hommes leurs seules vraies libertés, leur seul durable bonheur, leurs seules justes lois.
Il a brisé les chaînes des esclaves et fait courber devant sa justice les fronts des princes et des rois.
Il a fait de l'œuvre maternelle une fonction sainte et vénérée.
Il a rendu à la femme sa grandeur respectée et son tendre pouvoir.

Il a fait de l'individu un homme.
Il a protégé l'enfant "à qui appartient le Royaume des Cieux".
Il a maudit les guerres.
Il les a limitées tant qu'il a eu le pouvoir de le faire.
Il a créé des hôpitaux, des écoles.
Il a soigné, consolé, guéri sans relâche pendant vingt siècles au nom du Pauvre qui disait : "Aimez-vous les uns les autres".
Le christianisme est universel.
Son message est pour tous les peuples.
Sa civilisation est semblable au visage de Jésus...
Le christianisme, c'est la révolution par la Charité... »

De la Charité

« La Charité, lumière de notre vie.
La Charité, pas l'aumône.
La Charité, source de toute joie.
La Charité, ordre de Dieu, reflet de son éternité...
La Charité doit être faite d'abord « pour l'amour de Dieu ».
Sans l'amour de Dieu qui en est la source, elle devient générosité, altruisme...
C'est très beau...
Mais, ce n'est pas la Charité.

La Charité, c'est la projection du visage du Christ sur le visage du pauvre, du souffrant, du Persécuté..:
La Charité, c'est l'histoire et la gloire du christianisme. »

André Récipon
La vie de Raoul Follereau – Le Pin, septembre 1996

1968 - Raoul Follereau désigne son successeur, André Récipon, et le charge de poursuivre, organiser et développer son œuvre.

Contre le sectarisme imbécile, contre la méfiance aux yeux de taupe, contre l'égoïsme qui fait de la vie un désert, je me suis battu.
Pour défendre ma propre jeunesse.
Puis pour ouvrir la route à ceux qui m'ont suivi.
Pour vous aider enfin, jeunes de la jeunesse d'aujourd'hui.
Mais si, mais si, je vous ressemblais, il y a cinquante ans.
Et même aujourd'hui, malgré mes forces usées, à cause de mon vieux cœur tout neuf, je suis sûr que je vous ressemble encore.
Alors, écoutez-moi !
La seule vérité, c'est de s'aimer.
« Personne n'a le droit d'être heureux tout seul.»
Ce furent les premiers balbutiements de mon cœur.
On me rendra cette justice que j'y ai été fidèle.
Et si, parfois, j'ai pu paraître « devancer le temps », c'est que l'amour est de tous les temps.
Mon rôle, aujourd'hui, est achevé. Mais avant que tombe la nuit, je veux m'assurer que demain, sans moi, mais avec moi toujours, le jour se lèvera...

De l'amour et de la charité

Premières poésies - 1920

1. C'est bien peu qu'espérer, et ce n'est rien que vivre : il faut aimer.

Le Livre d'amour - 1920

2. Il ne manque qu'une chose à mon bonheur, c'est de le voir, à toute la terre, étendu.

3. Vivre, c'est aider à vivre.
Il faut créer d'autres bonheurs pour être heureux !

Dieu est Amour - 1923

4. Le cœur, c'est la clef du ciel. C'est la grande force de l'univers, la seule invincible, la seule créatrice.

5. Aimons-nous, tout est là. C'est le secret du bonheur, du seul bonheur qui vaille d'être goûté. Plaignons les méchants et tentons de les convertir. Montrons-leur qu'ils font fausse route, que le mal est complice du malheur, que la bonté, seule, mène à la joie.
N'est-ce pas Socrate qui disait : « La vertu est identique au bonheur » ?

Sur les Routes de la Charité - 1947

6. Toute âme gagnée à la Charité est déjà sur le chemin de Dieu.

La Charité sauvera le monde - 1948

7. Donner sans aimer est une offense.

8. Si, pour faire la charité, il suffisait d'être charitable, où serait le mérite ?
Et la joie ?

Si le Christ, demain... - 1954

9. Personne n'a le droit d'être heureux tout seul.

10. Savoir, sans savoir aimer, ce n'est rien.
Et parfois pire que rien.

11. Je ne crois pas à l'ère sociale de l'homme, à cette espèce de fraternité légale, avec ses règlements et ses gendarmes, mais à l'avènement, au règne libre et victorieux de l'amour.
Ce qu'il faut, ce qui déterminera tout, résoudra tout, c'est de s'aimer.

12. Attention. La Charité : pas l'aumône. Pas cette offrande dédaigneuse qu'on laisse tomber « de haut en bas », et qui, si elle offense celui qui reçoit, déshonore à coup sûr celui

qui donne. Cette aumône-là, c'est le fantôme, la caricature de la Charité.

13. Il faut avoir fait beaucoup pour comprendre qu'on n'a pas assez fait.

14. Le bonheur est la seule chose qu'on soit certain d'avoir lorsqu'on l'a donné.

15. Je suis sûr que la charité aura raison, un jour, de la violence, de l'égoïsme et de l'argent.
Je suis sûr qu'un jour se lèvera où il n'y aura plus de famines, de taudis ni de guerres ;
plus d'enfants sans amour, de vieillards sans foyer ;
où tous ceux qui vivront auront le droit de vivre...
Et notre récompense à nous, ce sera d'avoir cru, avant de le voir, à ce paradis.

16. Qu'importe Beethoven sourd, Rembrandt aveugle, Damien lépreux, Pasteur paralysé !
Qu'importe Dunan aux incurables, et Pauline Jaricot au bureau de bienfaisance !
La charité accepte les épreuves, la charité sourit à la souffrance, la charité demeure plus forte que la mort.

Discours sur la Charité - 7-9-1955

17. La charité, c'est la projection du visage du Christ sur le visage du pauvre, du souffrant, du persécuté.

18. Trop longtemps, les hommes ont vécu *les uns à côté des autres.*
Ils savent aujourd'hui qu'ils doivent vivre *tous ensemble.*
Nous devons leur apprendre à vivre demain *les uns pour les autres.*

Trente fois le tour du monde - 1961

19. De l'intelligence qui trahit,
de la machine qui asservit,
de l'argent qui pourrit,
Seigneur, sauvez l'amour.

20. Le paradis, c'est de pouvoir s'endormir chaque soir en pensant que tous les autres sont heureux.

21. L'aumône sans amour, ce n'est rien.
Et parfois pire que rien, si vous entendez, par elle, moins secourir les autres que vous libérer vous-même.
Ce qu'il faut, c'est que la misère du monde s'imprime dans notre chair, brûle notre sang. Qu'elle obsède nos pensées trop « reposées », qu'elle dérègle notre cœur trop sûr de lui.
Vous me dites : « Moi aussi, j'ai mes pauvres. »
Non, ni vous, ni moi n'avons « nos pauvres ».

Les pauvres ne sont pas à nous. C'est nous qui leur appartenons.
Il ne faut pas dire « mes pauvres », comme votre petite fille dit « mes poupées ».
Il ne faut pas jouer à la poupée avec les pauvres.

22. S'aimer ou disparaître : il n'y a pas d'autre choix.

23. La charité, c'est d'abord, dans le pauvre, de découvrir et de respecter l'homme.

24. Le bien est aussi contagieux, et plus rayonnant que le mal.
Organisons l'épidémie de la charité.
... Jusqu'au jour où renonçant à dire : moi, mes biens, mes affaires, ma fortune, les hommes proclameront dans leur cœur libéré ; ce que j'ai, c'est ce que j'ai donné.

Une bataille pas comme les autres - 1964

25. Celui qui a raison, celui qui aura toujours raison, celui auquel demain appartient, celui qui sera le dernier vainqueur, c'est celui qui est le plus capable d'amour.
La civilisation, ce n'est ni le nombre, ni la force, ni l'argent.
La civilisation, c'est le désir patient, passionné, obstiné, qu'il y ait, sur la terre moins

d'injustices, moins de douleurs, moins de malheurs.
La civilisation, c'est de s'aimer.

De Dieu et du christianisme

La trahison de l'intelligence - 1936

26. La société, en se privant volontairement du secours de Dieu, est incapable, sauf par la force, de maîtriser l'individu.

27. Des religions, les civilisations desséchées, ont fait des manuels de savoir-vivre et de maintien, si ce n'est des assurances à peu de frais contre l'incendie éternel.
Les bien-pensants sont devenus des rien-pensants. Sous prétexte de concilier, ils ont déserté, ils ont renié.

La Charité sauvera le monde - 1948

28. J'ai fait ce rêve :
Un homme se présentait au jugement du Seigneur : « Voyez, mon Dieu, lui disait-il, j'ai observé Votre Loi, je n'ai rien fait de malhonnête, de méchant ou d'impie. Seigneur, mes mains sont pures.
– Sans doute, sans doute, lui répondait le Bon Dieu... Mais elles sont vides. »

Bombe atomique ou Charité ? - 1949

29. Le christianisme, c'est la révolution du monde par la Charité.

Si le Christ, demain... - 1954

30. Seigneur, je voudrais tant aider les autres à vivre, tous les autres, mes frères, qui peinent et qui souffrent sans savoir pourquoi, en attendant que la mort les délivre.

31. Empêcher les pauvres de mourir, c'est bien. Mais si c'est pour les laisser mourir de faim toute leur vie, pour faire de leur vie une mort sans fin, de cet assassinat je deviens le complice puisque je garde en trop ce qu'il leur faut pour vivre.

32. Répartir avec amitié les richesses du monde, c'est prendre notre part à Votre création.

33. Seigneur, je voudrais tant aider les autres à vivre... sans l'aumône insultante d'une stérile compassion.

34. Dieu, c'est le Bon Dieu.
Celui qui peut nous pardonner sans fin.
Celui qui, sur la terre, sera notre dernier ami.

35. Je ne connais pas Dieu, mais je suis connu de Lui : et c'est cela qui est l'espérance.

36. Sublime supériorité du cœur ! Sur terre nous ne pouvons pas connaître Dieu, mais nous pouvons l'aimer.

37. Qui peut dire si ce qui nous manque
n'est pas pire que ce que nous avons ?
Alors faisons seulement cette prière :
« Seigneur, ne cessez pas de nous aimer. »

38. Bienheureux celui qui vit en Dieu ;
béni celui qui meurt en Le cherchant.

39. La sainteté, c'est la grâce de faire les plus humbles choses sous le signe de l'éternité.

40. J'aime les Saints qui ne sont pas des anges.

41. Depuis deux mille ans : l'ère chrétienne...
Mais quand commencerons-nous à être chrétiens ?

Discours sur la Charité - 7/9/1955

42. Quelle que soit l'injustice qui nous frappe, l'épreuve qui nous est imposée, jamais nous n'atteindrons la Passion du Grand Innocent. Jamais nous ne serons reniés autant que Lui. Crucifiés comme Lui.
Mais, depuis Pâques, nous savons que la mort ne tue plus...

Trente fois le tour du monde - 1961

43. Si vous ne levez plus les yeux vers le ciel pour prier, vous le scruterez pour y découvrir les engins de mort que votre haine aura forgés.

44. Seigneur, qu'avons-nous fait de vous ?
Un comptable, un caissier qui rend la monnaie des bonnes actions vendues.
Un sorcier qui se venge et maudit.
Un épicier qui vend à ses faux dévots des petites tranches de paradis.
Vous dont la puissance éclate tout entière dans le plus humble élan d'amour.

45. Se borner à dénoncer, voire à détruire des images du Créateur qui nous paraissent insolites, au lieu de leur donner le souffle de charité qui les animerait, se contenter de renverser des idoles qui sont, même scandaleuses, le fruste témoignage d'une foi authentique, se complaire à condamner des manières de croire et de vivre parce qu'elles ne sont pas les nôtres, en quoi ces Saint-Barthélémy spirituelles ont-elles fait avancer le royaume de Dieu ?

46. Homme est mon nom. Chrétien mon prénom.

47. Pas assez de christianisme dans les cœurs.
Ou bien un christianisme qui a perdu sa révolution en chemin.
Un christianisme en contreplaqué.

48. Voilà la vérité : s'aimer. S'aimer les uns les autres, s'aimer tous, non pas à des heures fixes, mais toute la vie. Aimer les pauvres gens, aimer les gens heureux (qui sont souvent aussi de très pauvres hères), aimer le voisin, aimer l'inconnu, aimer le prochain qui est au bout du monde, aimer, aimer...
Sans quoi, il n'y a pas de génuflexions, de cloches ou de carêmes qui tiennent : si vous n'aimez pas, vous n'êtes pas chrétien.
« N'est pas chrétien, dit Péguy, celui qui ne donne pas la main. »

49. Je sais : certains nous diront : « Le christianisme a fait faillite. C'était un bel idéal, mais il n'a rien changé de vraiment profond dans le cœur humain. Son heure est passée. Les hommes font aujourd'hui d'autres rêves, et l'étoile de la Crèche ne les éclaire plus. »
Alors je répondrai par ce mot juste et amer de Chesterton :
« Les hommes ne sont pas las du christianisme. Ils n'en ont jamais rencontré assez pour en être las. »

De la misère et de l'injustice

La Charité sauvera le monde - 1948

50. Un cœur qui ne s'éveille pas devant la misère est bien misérable.

51. Les riches donnent mal parce qu'ils ont honte des pauvres.
Ou qu'ils en ont peur...

Si le Christ, demain... - 1954

52. Quatre cents millions d'enfants ont faim dans le monde.
Pourquoi pas le vôtre ?
Pourquoi le vôtre est-il nourri, abrité, protégé ?
Pourquoi le vôtre, et pas les autres ?
Madame, y avez-vous jamais songé ?

53. Comment voulez-vous qu'il soit heureux ?
Il n'aime que lui.

Trente fois le tour du monde - 1961

54. La vie, c'est sa vie. Il ne sait pas, il ne voit pas, il ne comprend pas. Il est, dans son bonheur, le plus malheureux et le plus seul de tous les hommes.

55. Lorsqu'on a tout, on ne fait pas de projets : on n'a que des caprices.

56. Avant de songer à promener des gens sur la lune, il serait peut-être opportun de les empêcher de mourir de misère et de faim sur la terre.

La seule vérité, c'est de s'aimer - 1966

57. Les deux tiers de l'humanité ne mangent pas à leur faim.
POURQUOI EUX, ET PAS VOUS ?
Il y a dans le monde 800 millions d'êtres humains qui n'ont jamais vu un médecin.
Plus d'un milliard d'êtres humains qui ne savent pas lire.
POURQUOI EUX, ET PAS VOUS ?

58. Se débarrasser sur le dos des malheureux, ou dans les bras de leurs petits enfants, de ce qu'on aurait sans doute jeté à la poubelle est un geste sordide. Et il n'y a pas de quoi s'en gargariser le cœur...

59. Vous avez prétendu faire la charité ? En vérité, vous entendiez ainsi vous débarrasser des pauvres.
Ça, de la charité ?
La charité de l'os qu'on jette au chien !

60. Le pauvre, il ne s'agit pas de lui donner un peu de notre superflu, mais de lui faire sa part dans notre vie.
Il faut avoir le courage de le reconnaître : on ne résoudra pas la question sociale avec des arbres de Noël, ni le problème de la faim, avec des quêtes.
Le pauvre, le malade, le persécuté, a une soif obscure de se retrouver. D'avoir conscience qu'il est un homme comme les autres, qu'il a le droit de vivre et le devoir d'espérer. Lui procurer le moyen d'assurer, par lui-même, son existence et celle des siens, ne pas se contenter de lui abandonner la monnaie de notre porte-monnaie, mais partager sa souffrance, sa colère, son désir ou sa joie, et lui donner une part des nôtres : c'est cela vraiment l'aimer.

La civilisation des feux rouges - 1969

61. Vous êtes allé dans la lune ? Et puis après ?
Vous êtes incapable de supprimer la misère, la maladie, la faim, l'injustice sociale.
Parce que le tic-tac de votre montre a remplacé le tic-tac de votre cœur.

62. Quand tu apprends que si tous les affamés, les malheureux, les abandonnés pouvaient défiler tout autour du monde, leur cortège

ferait vingt fois le tour de la terre,
et que tu n'en es pas épouvanté :
CAIN, C'EST TOI.

63. Quand je sais – c'est l'Organisation Mondiale de la Santé qui m'en informe – que 550 millions d'hommes pourraient être sauvés du paludisme avec 165 millions de francs, hélas introuvables, bien qu'ils ne représentent que la 132e partie du budget militaire de la France, la 3 000e partie de celui des Etats-Unis, et que je n'en appelle pas à la conscience universelle : CAIN, C'EST MOI.

De l'homme et du bonheur

La lumière qui meurt - 1925
(Poème dramatique)

64. ... l'âme n'est pas à vendre !
Je n'ai rien, mais je suis à moi seul,
et mon cœur saura, le jour venu, succomber
en vainqueur.

Du soleil sur les roses - 1926

65. Absurde orgueil de l'homme !
Il ne sait pas ?... Il nie !
Ah ! vouloir mesurer les âmes au compas,
Juger sur de vains mots, calculer le génie
D'un homme, à l'empreinte du pas
Qu'en marchant dans l'histoire il fit un jour...
[Folie !

Intellectuels, s'abstenir - 1932
(Comédie)

66. Il faudra bien que tu prennes le temps de mourir. Pourquoi te refuser à toi-même celui de vivre ?

Rédemption - 1929

67. Il n'y a pas de trop grands rêves :
marche encore, ne t'arrête pas.
L'orgueil de vivre haut est la vertu suprême,
et ton seul refuge est l'amour.

68. Le bonheur est partout où les hommes le voient ; seul le mal est aveugle et sourd.
Sache vivre toujours au-dessus de la vie...

Pauvre Polichinelle - 1930

69. On n'est jamais seul quand on garde un rêve à poursuivre.

Faudra-t-il arracher les cordes de la lyre ? - 1930
(Conférence en Sorbonne)

70. Le bonheur, c'est de vivre, dans son âme, si haut que les misères humaines ne vous puissent atteindre.

Le sourire de la France - 1930
(Conférence en Sorbonne)

71. Vous ne voulez plus écouter les voix de vos consciences ? Prenez garde qu'elles ne deviennent muettes dans l'âme de vos enfants.

72. Une idée qui n'est pas immédiatement une force est une chimère.

73. Il faut avoir parfois le courage de paraître injuste.

Si le Christ, demain... - 1954

74. L'homme est libre dans la vie comme le poisson dans la rivière : entre la source et la mer.

75. Le sage est celui qui sait prendre parti, sans parti pris.

76. Il faut choisir : savoir mourir ou ne pas vivre.

77. Ceux qui craignent le plus la mort sont ceux qui n'ont jamais vécu.

78. Si on pouvait descendre jusqu'au fond de son âme, comme on aurait pitié de soi...

79. La récompense, c'est d'avoir quelqu'un qui vous attend.

Rapporté par Elisée Servigné dans « L'Homme qui embrasse les lépreux » - 1959

80. A chaque fois que, d'un air pénétré, je dis : tout va mal, tout va plus mal à cause de moi. Je commets à la fois une sottise et une mauvaise action.

Une bataille pas comme les autres - 1954

81. Un homme n'est vraiment un homme que s'il est libre. Il n'est libre que s'il travaille.

La seule vérité, c'est de s'aimer - 1966

82. Pour ceux qui portent un message, le courage, ce doit être quelquefois de l'héroïsme au quotidien.

La civilisation des feux rouges - 1969

83. Que Dieu nous accorde de croire encore à la vertu de la souffrance, et de pouvoir absoudre, et oublier.

De l'argent

La Charité sauvera le monde - 1948

84. Le mal du siècle, c'est l'argent. Moins encore par le pouvoir qu'il exerce que par la dévotion dont on l'entoure. Le billet de banque – même lorsqu'on est sans illusion sur sa valeur réelle – est devenu le fétiche même du bonheur. On ne connaît plus d'autre chemin pour être heureux que de s'efforcer de devenir riche.

Si le Christ, demain... - 1954

85. Seigneur, défendez-nous contre l'argent ; que nos cœurs ne soient point rongés par le désir sordide d'être riches ou puissants.

Discours sur la Charité - 7/9/1955

86. En supprimant Dieu de la destinée humaine, on a créé la civilisation du dégoût et du désespoir.

    Et l'homme s'est forgé un nouveau maître, le plus tyrannique, le plus sordide, le plus triste qui soit : l'argent.

Trente fois le tour du monde - 1961

87. L'argent est devenu le vice du siècle. La forme moderne du Malin et de sa malédiction. Il était l'outil qui permettait de construire du bonheur. Il n'est plus que la puissance anonyme qui prétend le remplacer. En faisant de l'argent un but, l'homme s'en est fait l'esclave. Dans ce monde féru d'« égalitarisme », jamais tyran ne fut plus absolu.

De la patrie

La trahison de l'intelligence - 1936

88. Aimer son pays n'est pas davantage détester les pays voisins qu'aimer sa maman n'est haïr toutes les autres mères.
    Aimer sa famille ne consiste pas à voler, piller, tuer le voisin. Bien au contraire, l'amour de la famille implique et impose le respect des autres foyers. Qui donc estime celui qui a renié ses parents ? Ainsi de la patrie. Le vrai patriote aime en chacun l'idée de patrie et respecte la patrie de chacun.

Conférence en Sorbonne - 1967

89. Un pays n'est pas un grand pays parce qu'il est fort ;
    un pays n'est pas un grand pays parce qu'il est riche ;
    un pays n'est un grand pays que s'il est capable de beaucoup d'amour.

De la lèpre et des lépreux

Tour du monde chez les lépreux - 1953

90. Une léproserie sans amour, c'est un cimetière.

Trente fois le tour du monde - 1961

91. Des lépreux ? Au XXe siècle du christianisme, j'en ai trouvé en prison, chez les fous, enfermés dans un cimetière désaffecté, ou bien encore parqués dans le désert, entourés de fils de fer barbelés, avec miradors et mitrailleuses. Des lépreux ? J'en ai vu nus, hurlants, affamés, désespérés. J'ai vu leurs plaies grouillantes de mouches, leurs taudis infects, les pharmacies vides, et les gardiens avec leurs fusils. J'ai vu un monde inimaginable d'horreurs, de douleurs et de désespoirs.
    Cela va-t-il durer ? Laisserons-nous mourir, pourrir, quinze millions d'êtres humains, alors que nous savons maintenant qu'on peut les soigner, les sauver, les guérir ?

92. Les lépreux, qu'est-ce que cela peut leur faire qu'on leur donne quelque chose, si on ne leur donne pas la main !

93. Seigneur, voici les vrais lépreux : les égoïstes, les impies,
Ceux qui vivent dans l'eau croupie,
Les confortables, les peureux,
Ceux qui ne font rien de leur vie.
Seigneur, voici les vrais lépreux :
Ceux qui vous ont crucifié.

La seule vérité, c'est de s'aimer - 1966

94. Ah ! les gens qui mangent trois fois par jour ne sont pas pressés...
15 millions de lépreux sur la terre. 2 à 3 millions sont soignés. Les autres – 12 millions ! – attendent... Attendent qu'on veuille bien penser à eux pour les guérir.
Seulement la lèpre, elle, n'attend pas. Et chaque jour des mains sont à jamais mutilées, des pieds pourrissent, des yeux se ferment.
Est-ce que cela n'empêche personne de dormir ?

95. Peut-être la grande leçon de la « Bataille de la Lèpre », ce sera moins encore les malades guéris, les vies sauvées, les hommes délivrés, que cette vérité que j'ai souvent répétée : sans l'amour, rien n'est possible ; avec l'amour, rien n'est impossible...

Et ce témoignage : un homme, même seul au départ, s'il donne chaque jour son coup de pioche dans la même direction, sans se laisser distraire ou détourner, si chaque jour il poursuit son effort, chaque jour, sans en manquer un seul, les yeux fixés sur une unique étoile, s'il donne chaque jour son coup de pioche, même si le terrain est de roc ou d'argile, il finit toujours par ouvrir un chemin...
C'est ce souvenir-là que je voudrais laisser...

XVe Journée Mondiale des Lépreux - 1968

96. Si vous acceptez, sans colère et sans remords, que, sur 15 millions d'hommes atteints de la lèpre, maladie peu contagieuse et parfaitement guérissable, 12 millions demeurent encore sans soins, sans secours, sans amour, c'est VOUS le vrai lépreux.

Messages à la jeunesse du monde

Du soleil sur les roses - 1926

97. Dans les plus petits cœurs, faites un grand été ; soyez prêts à mourir pour la fraternité, jetez haut votre rêve à la face du monde, parce que vivre, c'est lutter !

Message à la jeunesse du monde - 1961

98. Si vous avez le désir de manger, ne dites pas : « J'ai faim ! » Mais pensez aux 400 millions de jeunes filles et de jeunes gens qui ne mangeront pas aujourd'hui. Car la moitié de la jeunesse du monde a faim.
Si vous avez un rhume, ne dites pas : « Mon Dieu, que je suis malade ! » Mais pensez à tous ceux qui souffrent, aux 800 millions d'êtres humains qui n'ont jamais vu un médecin.

99. Il ne s'agit pas d'essuyer vaguement une larme : c'est trop vite fait.
Ni même d'avoir un instant pitié : c'est trop facile.
Il s'agit de prendre conscience,

et de ne plus accepter.
Ne plus se contenter de tourner en rond autour de SOI – et des siens qui sont à SOI – en attendant SA petite part de paradis.
Se refuser à poursuivre une petite sieste bien-pensante, quand tout hurle et se désespère autour de nous.
Ne plus accepter cette forme d'existence qui est une perpétuelle démission de l'homme...
Ne plus accepter un christianisme négatif que les petits-bourgeois de l'éternité asphyxient dans un labyrinthe de formules et d'interdits.
Ne plus accepter d'être heureux tout seul.

Message à la jeunesse du monde - 1962

100. Soyez intransigeants sur le devoir d'aimer. Ne cédez pas, ne composez pas, ne reculez pas. Riez au nez de ceux qui vous parleront de prudence, d'opportunité, qui vous conseilleront de « maintenir la balance égale », les minables champions du « juste milieu ».
Et puis, surtout, croyez en la bonté du monde. Il y a dans le cœur de chaque homme des trésors prodigieux d'amour ; à vous de les faire surgir.

Le plus grand malheur qui puisse vous arriver, c'est de n'être utile à personne, c'est que votre vie ne serve à rien.

101. Soyez fiers et exigeants. Conscients du devoir que vous avez de bâtir du bonheur pour tous les hommes, vos frères, ne vous laissez pas enliser dans les sables mouvants des velléitaires ou des impuissants. Luttez, visage nu. Dénoncez à haute voix. Ne permettez pas qu'on triche autour de vous. Soyez vous-mêmes et vous serez victorieux.

Message à la jeunesse du monde - 1965

102. Pour que l'amour renaisse au monde, il nous faut lutter, lutter tous les jours.
Lutter sans cesse. Et sans s'occuper du reste.
Je veux dire : des pusillanimes, des calculateurs ou des lâches.
Faire ce qu'on peut, c'est trop peu.
Il faut faire davantage.
Il faut faire beaucoup plus. Beaucoup plus que ce qu'on peut. Pour essayer de faire assez.
Il faut faire davantage. Chaque jour. Tous les jours.
Tout amour semé, tôt ou tard, fleurira.

Conférence en Sorbonne - 1967

103. Dans ce monde qui va, titubant entre les gaspillages insultants et les famines désespérées, entre les ventres creux et les ventres pourris, vous manifesterez la primauté de l'amour. De l'amour sans lequel toute science est vaine et impie.

Message à la jeunesse du monde - 1968

104. Tenter de détruire les vieilles structures sociales – fussent-elles périmées – comme un enfant casse des jouets, parce qu'ils ont trop servi, n'est pas le témoignage d'un esprit adulte, la preuve qu'on est déjà un homme.
Ne devenez pas la proie des voyous de l'intelligence : ils vous mèneront sur des chemins sans fleurs, et qui débouchent sur le néant.
Méfiez-vous des systèmes et détournez-vous des sectes. Ne vous laissez pas impressionner par les abouliques du sophisme, les maniaques du refus. Ils vous laisseront vides, l'intelligence trahie et le cœur en cendres.

105. Votre jeunesse doit être création, élévation, service et joie.
Vous ne réformerez le monde qu'en enrichissant son cœur.
Pour cela, il vous faudra museler la machine qui menace de dévorer l'homme, dominer la vitesse dont il s'est fait le prisonnier, reconquérir le temps d'aimer.

106. « Donnez-moi un point d'appui, disait Archimède, et je soulèverai le monde. »
Votre point d'appui, c'est l'amour.
Non point un amour bêlant qui se suffit à pleurnicher sur le malheur des autres, mais un amour combat, un amour révolte contre l'injustice sociale, l'asservissement des pauvres, acceptés passivement par ces bonnes âmes qui se mettent en smoking pour refaire le monde et évoquent les grandes famines en grignotant des petits fours...
Oui, révoltez-vous ! Révoltez-vous en apprenant qu'un porte-avions atomique représente la valeur de trois millions de tonnes de blé, qu'avec le prix d'une fusée, on pourrait distribuer aux pauvres cent mille tonnes de sucre, qu'un sous-marin de plus, c'est cinquante mille tonnes de viande de moins pour les affamés.

La révolution ? Oui. En faveur de ceux qui, ce soir, se coucheront – souvent par terre – avec la faim, ces deux milliards d'hommes parmi lesquels 60 % ont moins de vingt ans.
Il est temps de clore à jamais l'histoire inhumaine de l'humanité.
Les richesses du monde sont à tout le monde.
Voilà la vérité qu'il vous faut conquérir, imposer.

107. Vous cherchez un but à votre vie ?
Il manque dans le monde trois millions de médecins : devenez des médecins.
Plus d'un milliard d'êtres humains ne savent ni lire, ni écrire : devenez des enseignants.
Deux hommes sur trois ne mangent pas à leur faim : devenez des semeurs et, des terres incultes, faites surgir les récoltes qui les rassasieront. Vos frères ont besoin de vous : dans n'importe quelle discipline, devenez très simplement, très noblement, des « ouvriers ».
Car tout travail est noblesse lorsqu'on l'accroche à une étoile.
Devenez quelqu'un pour faire quelque chose.

108. Refusez de mettre votre vie au garage. Mais refusez aussi l'aventure où l'orgueil a plus de place que le service.
Dénoncez, mais pour exalter.
Contestez, mais pour construire.
Que votre révolte, elle-même, et sa colère, soit amour.

109. Soyez, chacun de vous, une parcelle, une étincelle de cet amour. Rendez-le contagieux. Organisez l'épidémie du bien. Et qu'elle contamine le monde !
Sont forts ceux qui croient et qui veulent bâtir.
Bâtissez le bonheur des autres.
Demain aura votre visage.
Le monde va, se déshumanisant :
soyez des hommes.

Message à la jeunesse du monde - 1970

110. En l'an 2000, ce sont vos fils, jeunes de vingt ans, qui auront vingt ans.
Pour eux, déjà, il faut vous battre.
Vous battre contre tout ce qui rabaisse et rétrécit l'homme. Contre tout ce qui salit et dégrade la vie.
Et d'abord, la machine et l'argent.
La machine devait être à notre service :

elle nous a réduits en servitude.
L'argent devait être à notre merci :
il nous avilit.
Reléguez à leur rang d'esclave ces tristes sorciers.
Et libérez l'amour.

111. L'amour qui n'est pas un mot guimauve, voltigeant sur des lèvres parfumées, mais du travail, des larmes. Parfois du sang.
Méfiez-vous des mots qui sont d'autant plus sonores qu'ils sont vides. Il ne suffit pas de leur mettre des majuscules pour qu'ils reflètent le visage de Dieu.
Vous ne guérirez pas le monde avec des points d'exclamation.

Message à la jeunesse du monde - 1971

112. Et puis qu'importe ! L'essentiel n'est pas ce qu'on est, mais ce qu'on offre.
Vos mains vides, même souillées, tendez-les...
Ce que nous savons de plus certain ici-bas, c'est que les autres ont besoin de nous.

113. S'il manque quelque chose à votre vie, c'est que vous n'avez pas regardé assez haut.
Comment ne pas s'ouvrir à l'espérance ?

Nous avons tant de ciel au-dessus de nous...
Face à cette civilisation de scories, incapable même de se délivrer de ses propres déchets, gardez la grâce de vous émerveiller.

Message à la jeunesse du monde - 1977

114. « Seigneur, je voudrais tant aider les autres à vivre. » Telle fut ma prière d'adolescent. Je crois y avoir été, toute ma vie, fidèle...
Et me voici au soir d'une existence que j'ai poursuivie de mon mieux, mais qui demeure inachevée.
Le trésor que je vous laisse, c'est le bien que je n'ai pas fait, que j'aurais voulu faire et que vous ferez après moi.

115. J'institue pour légataire universelle la jeunesse du monde.
Toute la jeunesse de tout le monde : de droite, de gauche, du milieu, du plafond : que m'importe !
Toute la jeunesse : celle qui a reçu le don de foi, celle qui fait comme si elle croyait, celle qui croit qu'elle ne croit pas. Il n'y a qu'un ciel pour tout le monde.

Alors... demain ? Demain, c'est vous !

Si ce petit livre vous a apporté joie, réconfort, et peut-être courage, vous pouvez l'offrir – il est gratuit – dans la langue que vous souhaitez (anglais, allemand, arabe, thaïlandais, italien...).

Si chacun de vous l'offre à ses amis, « une immense chaîne d'amour se nouera autour du monde », selon le vœu de son auteur.

Pour l'obtenir :
Fondation Raoul Follereau
31 rue de Dantzig - 75015 PARIS
Courriel : documentation@raoul-follereau.org